

Paret, Roland (2011). «Z. L'État haïtien existe, je l'ai même rencontré...». Montréal: Éditions du CIDIHCA, pp. 120

Sara Del Rossi

(Uniwersytet Warszawski, Polska)

L'État haïtien est mort, après un long marronnage, on le croyait juste disparu, peut-être naufragé pas loin de l'île, mais l'enterrement est en train d'avoir lieu et tout le monde est là, y compris les représentants des ONG internationales et ceux qui étaient à son chevet et qui avaient prévu sa disparition (pas si imprévue).

Au milieu de la foule, l'on aperçoit un personnage qui ne porte pas le deuil et qui sourit; il n'est pas vêtu en noir, il porte des vêtements sobres, mais un étrange bandeau coloré sur sa tête, à la manière des sportifs, qui détonne entre les voilettes des femmes et les chapeaux des hommes.

C'est Roland Paret. Il sourit parce qu'il sait qu'il n'y a personne dans le cercueil, il sait que l'État haïtien n'est pas encore mort, il sait que la cérémonie n'est que l'un des spectacles organisés par le Pouvoir pour fasciner le peuple. Il l'appelle «occupation de l'imaginaire»:

Le Pouvoir change l'exercice du Pouvoir en théâtre, en représentation à l'intention des spectateurs, des spectateurs que parfois l'on appelle des esclaves, des sujets, ou des citoyens, selon le degré de fascination, c'est-à-dire de mystification. (p. 101)

Il l'avait déjà expliqué dans son pamphlet, «Z». *L'État haïtien existe, je l'ai même rencontré...*, mais les gens étaient trop affairés à préparer la cérémonie ou à errer dans les rues, comme des schizophrènes, à la recherche de l'État fantôme. C'est pour cela qu'il est là, il veut monter sur un *tap tap* et répéter à tout le monde le discours qui a hanté sa tête pendant plusieurs mois.

Ce pamphlet est un flux de conscience, ou mieux, l'un de ces discours que l'on fait à un ami devant un verre, le soir, quand l'on en a marre des nouvelles qui passent à la télé ou qu'on lit dans les journaux. R. Paret en a marre de «nos politologues et nos sociologues, qui ont perdu l'État haïtien» (p. 34) et des «professionnels de l'Humanitaire» (p. 42) qui ne veulent pas un État fort en Haïti, parce que «l'État haïtien n'est utile que lorsqu'il est

dépouillé de toutes ses prérogatives; on peut alors le remplir de principes favorisant leurs affaires» (p. 42).

Pourtant, il ne veut pas énumérer tout ce qu'il n'aime pas, tout ce qui ne marche pas en Haïti, au contraire, il a décidé d'analyser de façon objective la question, à travers la méthode scientifique, et, donc, de commencer par le début pour arriver à aujourd'hui.

La première question qu'il se pose est «qu'est-ce que il y avait avant le Pouvoir?» (p. 10), parce que le Pouvoir est au-dessus de l'État, car «l'État est le corps du Pouvoir». À la recherche d'une définition unique, l'auteur retrace l'histoire du Pouvoir à partir de l'antiquité grecque, jusqu'à aboutir à la symbiose entre le Pouvoir et Dieu:

Le Pouvoir est l'un des attributs de Dieu: Dieu est le Tout-Puissant. «Omnipotens», et il est partout, comme le Pouvoir. (p. 17)

Tout comme Dieu, ou mieux, comme l'idée d'un être supérieur, «le Pouvoir serait présent dès les premiers vagissements de la vie». (p. 12)

Ce qui étonne le plus est l'agilité avec laquelle R. Paret réussit à passer d'un domaine à l'autre, musique, philosophie, littérature, cinéma, histoire, sans jamais perdre le fil logique de son discours. Il a toujours la citation prêt(e)-à-porter et si le discours devient trop ample, il renvoie soudainement aux notes éloquentes, qui sont des parties intégrantes du pamphlet. Bien que ce texte soit riche en liens aux domaines les plus divers, l'auteur n'utilise jamais un langage technique ou trop compliqué, les références aux différents champs d'intérêt ont pour but de faire comprendre la réalité de son discours même à ceux qui n'ont jamais éprouvé un vrai intérêt pour la politique et sa philosophie.

Cependant, au côté plus intellectuel s'ajoute le côté satyrique et mordant, qui caractérise l'ouvrage entier. C'est à travers une blague que l'auteur introduit le cas de l'État haïtien:

Je me souviens d'une «blague»: un fou avait, un soir, perdu une pièce d'un dollar; il s'attarde à la chercher sous le lampadaire qui dispensait un clarté généreuse; un passant lui demande: «Que faites-vous-là?» Le fou répond qu'il cherche une pièce d'un dollar qu'il a perdu. «Vous l'avez perdue sous ce lampadaire?» s'enquière le passant. «Non, répond le fou, je l'ai perdue là-bas, mais là-bas il fait sombre, il n'y a pas de lumière, je ne puis rien voir.» Nos politologues et nos sociologues, qui ont perdu l'État haïtien, devraient s'enhardir à aller le chercher dans ces obscurités inconnues et nourricières où il continue à exister. (pp. 34-35)

C'est à partir de cette blague que R. Paret s'en prend à ceux qui annoncent la mort de l'État, car «si l'État haïtien existait, le Mal n'existerait pas

dans son fonctionnement !» (p. 65), et qui en même temps protègent et soutiennent l'action des ONG, qui «pullulent en Haïti, qui revendiquent certaines des attributs de l'État haïtien» (p. 41), car elles sont capables de transformer «en chant harmonieux les cris les plus désespérés» (p. 68), parce que «ce qui est important, c'est le chant général, c'est la symphonie» (p. 68).

C'est la collaboration entre le Pouvoir, la Religion et l'Art qui réussit à créer l'harmonie du spectacle qui domine les sujets, à travers l'«appareillage de faits, actes héroïques» qui convainc les citoyens à suspendre leur doute et à vivre une «mythistoire» (p. 73).

Pourtant, R. Paret ne croit pas aux (myt)histoires, il croit à la réalité, comme un vrai scientifique, et la réalité c'est le peuple:

Mais quand on se souvient de la rage, de la passion, de la détermination du peuple haïtien, de son exubérance, de sa patience, de sa volonté de participer aux affaires de l'État malgré l'opposition des dirigeants, on se dit que Haïti, pour le moment du moins, veut échapper à cette pulsion de mort. (p. 91)

Un peuple qui lutte, comme un marathonien qui sait bien qu'il va être le dernier de la compétition, mais qui n'abandonne pas la course, tout comme R. Paret et son bandeau coloré, sur un *tap tap*, à l'enterrement de son État.

